



HAL
open science

Écrire de l'autre rive. Fictions politiques pour dire la traversée

Elara Bertho

► **To cite this version:**

Elara Bertho. Écrire de l'autre rive. Fictions politiques pour dire la traversée. *Multitudes*, 2019, 76, pp.171-181. 10.3917/mult.076.0171 . hal-02333601

HAL Id: hal-02333601

<https://hal.science/hal-02333601>

Submitted on 13 Nov 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Écrire de l'autre rive

Fictions politiques pour dire la traversée

Elara Bertho

Elara Bertho. 2019. « Écrire de l'autre rive : fictions politiques pour dire la traversée », *Multitudes*, n°76, 3, p. 171-181

Cette série d'entretiens avec des écrivains contemporains des Afriques illustre l'extrême vitalité de cette littérature en langue française, devenue une « langue-monde » comme le soulignaient Achille Mbembe et Alain Mabanckou dans un article récent¹ : bien loin de la rigidité nationaliste que continuent de véhiculer les institutions de la Francophonie, les langues, les écrivains, les imaginaires voyagent, se croisent et font vaciller les certitudes eurocentrées. Mohamed Mbougar Sarr, Armand Gauz, Hakim Bah, Sylvie Kandé ont en commun, non pas seulement d'aborder les migrations dans leurs diverses œuvres, mais aussi et surtout d'attribuer un rôle politique et citoyen à la pensée fictionnelle. Fabriquer des utopies, changer de point de vue, explorer le commun : ainsi s'élaborent de nouveaux récits pour aider à penser le contemporain.

À rebours des discours médiatiques annonçant avec emphase des prévisions exponentielles de migrations africaines, à rebours des peurs de grands déplacements entretenues à des fins politiques, à rebours encore des fantasmes d'éternelles victimes traversant la Méditerranée, cette Mineure propose de donner la parole aux écrivains pour penser les migrations venues d'Afrique. Qu'en pense la littérature ? Que nous disent les récits de ces expériences de la traversée ? Quelles utopies pour le présent dessinent-ils ? Il s'agit de décentrer le regard porté sur les migrants pour prendre le temps d'un détour par la fiction : poésie, théâtre, roman offrent des perspectives différentes pour aborder le contemporain.

Pourquoi les écrivains précisément ? Parce que la littérature est une mine pour penser autrement les enjeux politiques de notre société. C'est une petite machine de guerre. D'abord parce qu'elle travaille la langue et que la langue conserve en elle l'histoire des migrations passées. Formidable terrain d'expérimentation pour les écrivains qui s'en souviennent. Ensuite, parce que la littérature est un coffre à récits, une grande réserve d'utopies où le lecteur est invité à expérimenter d'autres vies, d'autres masques, le temps d'une lecture : ce décentrement est aussi un temps de voyages. Enfin, parce que la littérature permet d'écrire une contre-histoire : de redonner voix aux sans voix, de donner à lire les opprimés contre les vainqueurs², d'opérer une relecture « à rebrousse-poil »³ des récits nationaux. Pour toutes ces raisons, la littérature nous est précieuse aujourd'hui. Il faut ouvrir les portes des imaginaires.

Toute langue est voyage

Les auteurs rassemblés ici, bien que venus d'horizons fort divers, sont animés de cette même conviction : la littérature est un formidable outil heuristique pour penser les migrations car

¹ Achille MBEMBE, Alain MABANCKOU, « Plaidoyer pour une langue-monde », *Le Crieur* 10 (2018), p. 60-67.

² Michel de CERTEAU, *L'écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1975, préface.

³ Walter BENJAMIN, « Sur le concept d'histoire », in *Œuvres III*, Paris, Folio, 2000 1940, p. 427-443.

elle montre, par la langue, que tout discours est résolument voyage – souvenirs de voyages passés ou promesses d'autres voyages encore à venir, voire d'aventures⁴. Ainsi entendu, le français n'est rien d'autre qu'un créole, carrefour de langues et de pratiques langagières, qui devient un terrain de jeu pour écrivains. Dans son imposante somme intitulée *Une histoire populaire de la France, De la guerre de Cent Ans à nos jours*⁵, Gérard Noiriel ne dit pas autre chose lorsqu'il commence son récit par ce titre ravageur : « Nos ancêtres furent des migrants », avant de poursuivre en déconstruisant, chapitre par chapitre, les repères trop faciles d'une « identité française » immuable et authentique. La migration est fondatrice de l'histoire de France, la langue française est l'héritière de ces trajectoires, les écrivains en révèlent toutes les richesses des stratifications de sens, des emprunts, des transferts et des circulations. La pureté n'existe pas et la langue en est la preuve.

Sylvie Kandé, tout particulièrement, a eu à cœur, dans sa pratique poétique, de jouer avec cette histoire de la langue française et sur les potentialités de connexion avec les autres langues du monde, comme le bambara, les créoles, l'anglais, entre autres exemples... Le latin, le grec y viennent également inquiéter les étymologies, rappeler leur bon souvenir au lecteur, pour ne pas qu'il oublie que ses racines ont voyagé elles aussi. Ce tressage des influences, qui croise les langues et les imaginaires, est tout à fait visible dans son dernier recueil, *Gestuaire*⁶, ainsi que dans *Lagons, lagunes. Tableau de mémoire*⁷. Mais c'est singulièrement dans *La Quête infinie de l'autre rive. Épopée en trois chants*⁸ que ce dispositif de creusement du français de l'intérieur s'amarre au récit – précisément – d'une traversée.

Sylvie Kandé y décrit la folle entreprise d'Aboubakar II, roi du Manden, qui voulut conquérir les rives de l'autre côté de l'Atlantique et qui embarqua avec lui toute sa cour, dans l'espoir d'un ailleurs radieux au début du XIV^e siècle. Du Sénégal aux Amériques, le voyage épique d'une longue procession navale mêle joyeusement termes bambara et archaïsmes précieux, le tout en vers libres et en trois chants successifs. Le premier raconte le départ, l'enthousiasme pour l'ailleurs, la quête de l'autre rive – un universel pour tous les écrivains qui nous intéressent ici – et déplore la chute inévitable : la lente dérive des pirogues, leur inéluctable naufrage, la mort effroyable de toute une cour.

Le second chant prend brusquement une intersection du récit linéaire, invitant à quitter « le chemin senestre », bien trop funeste, et de considérer les choses autrement : et si l'histoire s'était écrite autrement ? Et si Christophe Colomb n'avait pas découvert l'Amérique, mais plutôt si deux peuples s'étaient rencontrés bien avant, et toisés et finalement respectés ? Trois autres fins sont alors proposées au lecteur, pour envisager une autre histoire transatlantique, à l'instar du héros qui, stupéfait, contemple l'étendue des mers :

« Car il avait vu au fond des abysses glauques
les doubles des pour-être-enchaînés-marqués au fer-tailladés-par-le-fouet-perforés-de-
mille-manières-et-à-plaisir-avant-que-d'être-jetés-hurlant-d'horreur-muets-de-rage-
par-dessus-bord-à-la-grâce-du-requin
croiser au sommet de leur crâne
leurs mains sans chair

⁴ Catherine MAZAURIC, *Mobilités d'Afrique en Europe : Récits et figures de l'aventure* [en ligne], Paris, Karthala, 2012, disponible sur <http://www.cairn.info/mobilite-d-afrique-en-europe--9782811106560.htm>

⁵ Gérard NOIRIEL, *Une histoire populaire de la France. De la guerre de Cent Ans à nos jours*, Mémoires Sociales, Marseille, Agone, 2018.

⁶ Sylvie KANDÉ, *Gestuaire poèmes*, Paris, Gallimard, 2016.

⁷ Sylvie KANDÉ, *Lagon, lagunes: tableau de mémoire*, Paris, Gallimard, 2000.

⁸ Sylvie KANDÉ, *La Quête infinie de l'autre rive: épopée en trois chants*, Paris, Gallimard, 2011.

Pour lui il avait juré
De faire coûte que coûte l’histoire autrement ».

Faire l’histoire autrement, par-delà cette mer qui verra la traite : telle est la contre-histoire – postcoloniale – que peint Sylvie Kandé, si Aboubakar II avait pu traverser l’Atlantique. Le récit accoste en utopie. C’est une arme singulière de la littérature : elle peut incarner un possible, elle rend visible une intersection de l’histoire et elle en renverse le sens.

Le troisième et dernier chant est une toute aussi brusque intersection du récit que la première : il plonge le lecteur au milieu d’une barque d’autres migrants, nos contemporains cette fois-ci, et d’une autre traversée, celle de la Méditerranée.

« Ils préféreraient ramer à présent :
soixante-dix passagers
c’est soixante-dix cœurs-au-ventre
et soixante-dix fois deux bras
enfin pas complètement
si on soustrait le tas d’enfants
sous la bâche huileuse au milieu là
Ballant des eaux grelot des corps :
Comme ils préféreraient ramer ».

La langue change : SMS, GPS, moteurs HS de rechange envahissent l’espace du bateau, connectant le français tout autant à la langue-monde de l’anglais international qu’aux abréviations globalisées du capitalisme. L’huile, la sueur, l’angoisse remplacent les chants des griots et les souvenirs littéraires, et pourtant, dans ce récit tout comme dans « sans histoire/s », le récit inédit de cette Mineure, Sylvie Kandé poursuit cette même passionnante recherche dans la langue : jouer de l’archaïsme, des différentes strates de significations qui ont forgé le français, tout en le connectant aux autres langues du monde, en le tordant, en le confrontant à des emprunts, des abréviations, des créations...

Ce voyage dans la langue s’inscrit en effet également dans le récit « sans histoire/s », qui relate le parcours quotidien d’un chauffeur de taxi à New York, qui a eu l’étrange destin de migrer d’abord en Europe, avant d’accoster aux États-Unis : cet extraordinaire ordinaire est celui d’un « sans histoire », d’un migrant comme un autre, qui a accompli une double traversée et que sa langue révèle. Espagnol, anglais, français se trouvent branchés aux réminiscences littéraires d’Amadou Hampaté Bâ et de Tierno Bokar.

Gauz partage tout à fait ce goût pour la rencontre explosive du français très classique des récits d’exploration coloniale et de l’inventivité débridée des cours de récréation et des argots⁹. Après le remarqué *Debout-payé*¹⁰ qui racontait le quotidien d’un autre « sans-histoire », un vigile (« payé pour être debout », littéralement), Gauz signe en 2018 son second roman, *Camarade-Papa*¹¹, qui a reçu le Grand prix littéraire d’Afrique noire 2019. Il y mêle deux récits de voyage, deux récits de traversée, mais en inversant la perspective de manière radicale : dans les deux cas, il s’agit d’un voyage de l’Europe vers l’Afrique. Le premier fil narratif est celui de Dabilly qui fuit la misère des campagnes françaises pour accoster ce qui s’appelait alors la Côte de l’Ivoire. Cent ans plus tard, le second fil narratif est celui d’un petit

⁹ Sur les argots depuis les cités universitaires d’Abidjan, voir la nouvelle déconcertante de GAUZ, « Voleur à la braise », in *Work in Progress - Littérature sans filtre*, Paris, Karthala, 2018, p. 19-33.

¹⁰ GAUZ, *Debout-payé*, Paris, Le Nouvel Attila, 2015.

¹¹ GAUZ, *Camarade Papa*, Paris, Le Nouvel Attila, 2018.

garçon dont les parents, socialistes exilés à Amsterdam, ont fui la Côte d'Ivoire et qui décident un jour de le renvoyer au pays. Contrairement au cliché sur les migrations, Gauz propose deux récits de traversée dans l'autre sens, et tient même à décrire la colonisation comme une migration. Hautement paradoxale et contestataire, cette affirmation vise en réalité à souligner la parenté de situation entre les misères des campagnes françaises de la fin du XIX^e siècle et certaines situations de relégation dans l'Afrique de l'Ouest contemporaine : une commune lutte des classes à travers les lieux et les époques se fait jour. Gauz étudie ces marges à hauteur d'enfant :

« Devant la bouche de l'immeuble, les messieurs de la bande à Marie-Anna. Ce sont des suppositoires du grand capital. La police, forces rétrogrades aux ordres de la bourgeoisie, ne fait rien parce que le quartier est populaire. [...] Les autres enfants de la classe populaire crient et rient, les maîtresses se follent, Yolanda sort trapper Marko au-dessus de moi. La lutte des classes se fait toujours devant la vitrine de Yolanda. Marko se trompe : Maman ne vend pas de bisous. Maman est seulement une putain de socialiste, dit Camarade Papa ».

La lutte des classes dans une cour de récréation. Les suppositoires du grand capital. Gauz renverse les attentes et fait exploser la langue. On retrouve ce même goût que chez Sylvie Kandé pour la diversité que recèle la langue française et que certains feignent d'ignorer, obnubilés par une authenticité ou une pureté qui n'ont jamais existé. Gauz prend même un malin plaisir à rappeler ce sous-sol de la langue, que son orthographe conserve pieusement, et qui est proprement incompréhensible pour un petit garçon. Ainsi Dabilly, enfant, apprend-il à l'école la différence entre le i et le y :

« À cause de l'orthographe de mon nom, la nationalité des « i » est la première subtilité qui m'interroge à l'école. « Il y a le « i » romain et le « i » grec, c'est ainsi. Arrête les questions idiotes et apprends ! », s'exaspère le maître. « Les deux branches de leur « y », c'est toute la culture grecque. Les Romains l'ont ramassée en un point pour la rendre universelle. Le point au-dessus du « i », c'est le début de la vraie civilisation » : Père expliquant, réexpliquant à sa façon ».

Comment rendre compte de manière plus claire de la migration des langues et des mots ? Toute langue est, par nature, migrante. Ainsi sont les hommes. Discrètement, Gauz ressaisit ces deux propositions pour un plaidoyer en faveur d'un universel du voyageur. Dans son entretien avec Julie Peghini dans cette Mineure, Gauz revient sur cette joyeuse insubordination de la langue et des trajectoires de vie. Cela suppose de décentrer le regard et de prêter attentions aux voix des oubliés.

Accoster l'utopie, entre les langues du monde

La littérature rend visible la migration des langues, elle rend visible les utopies, elle renverse également les histoires officielles en rendant visibles les marginaux. Cette attention aux petites voix, aux silences de l'histoire préoccupe Mohamed Mbougar Sarr dans *Silence du chœur*¹², roman qui a reçu en 2018 le Prix littéraire de la Porte Dorée du Musée de l'Histoire de l'immigration. Sarr entreprend une vaste enquête au cœur d'un village sicilien, Altino, en donnant la parole à tout un chœur de personnages : Francesco Montero le maire, Jogoy Sèn l'ancien migrant devenu traducteur, Fousseyni Traoré, un migrant malien en attente de papiers, Giuseppe Fantini, un poète, Sabrina, de l'association d'aide aux migrants Santa Marta, le redoutable et anti-migrants Maurizio Mangialepre, Bemba, un ancien commerçant camerounais ayant migré au Mali puis en Sicile... La pratique de la multiplication des voix,

¹² Mohamed Mbougar SARR, *Silence du chœur : roman*, Paris, Présence africaine, 2017.

du roman choral, confère au roman une grande densité. Très renseignée, l'enquête rend compte de la complexité de la situation de ce petit village d'Altino, où chacun attend que le passage ou la traversée puisse se faire. Mohamed Mbougar Sarr revendique d'ailleurs cette méthode de l'enquête¹³, qu'il pratique entre dilettantisme et sociologie, et dont il livre le contexte dans l'entretien de cette Mineure.

Dans le roman, les migrants sont accueillis par l'association Santa Marta. Des matchs de foot s'organisent, un temps commun se crée, fragile. Les migrants sont logés le temps que l'administration statue sur leur cas, tandis que la résistance nationaliste s'organise pour refuser leur présence sur le sol italien. Les migrants répliquent et s'impatientent... Toutes les marges convergent au cœur du roman et buttent sur un point : la traduction. Au milieu de cette choralité, le danger principal est bien sûr la cacophonie. Sarr décrit ainsi le rôle de Jogoy Sèn, le traducteur qui parle dix langues, dont la fonction est semblable à celle d'une traversée :

« Échec et espoir. La traduction n'est pas autre chose. Elle implique toujours un échec, une catastrophe préalable, celle de l'incompréhension; car si l'on a besoin de traduire, c'est que deux hommes au moins ne se comprennent pas ou ne se sont pas compris, et cette incompréhension actée, consommée, irrattrapable, est un désastre, le symbole d'une communauté irrémédiablement perdue, d'un malentendu originel. Mais si elle est le signe que quelque chose s'est perdu, la traduction est aussi la promesse qu'autre chose sera recréé. [...] Le Dieu de l'Ancien Testament a cru détruire Babel en leur ôtant cette langue adamique ; il n'a en réalité fait que contribuer à la construction d'une autre tour. Les hommes se comprennent toujours. Babel n'a jamais cessé de se bâtir, mais elle a changé de sens. Elle n'est plus verticale mais horizontale.

Babel a changé de sens : une utopie possible, que la littérature contribue pleinement à créer, serait alors une illustration de la richesse de cette horizontalité dont parle Jogoy Sèn.

Renverser les histoires officielles

Écrire des contre-histoires, des fictions politiques qui désamorcent les grands récits identitaires, des petites machines de guerre contre les discours médiatiques : renverser l'histoire officielle par-dessus bord : c'est à cela que s'attachent les écrivains qui pensent les migrations. Soit par la force de l'épopée historique, allégorie des traversées, soit par la frappe d'une étymologie voyageuse, soit par des récits politiquement renseignés : de toutes parts, les écrivains ont cette possibilité de relier l'écriture des migrations à une traversée des langues et à une joie de la traduction. Qu'ont à nous apprendre ces écrivains voyageurs venus d'Afrique ? D'abord, que l'Afrique est résolument multilingue et que par là même, elle est un formidable espace pour penser les traversées et les traductions. Souleymane Bachir Diagne appelle de ses vœux un universel du « décentrement » qui passe précisément par ces opérations de traductions que sont les grandes œuvres¹⁴. « Que nous puissions faire l'expérience de l'humanité au-delà de notre « tribu », c'est ce que manifeste l'universel de l'imagination créatrice qui est à l'œuvre dans l'art », écrit-il. Cherchant à définir un universel qui ne serait pas eurocentré, il continue : « l'universel est à venir », il n'est pas donné, il se construit dans le « décentrement », dans le « pluriel des langues » et « dans la traduction ». Ces écrivains ont cette richesse de décolonisation des imaginaires sous-jacente dans la traduction, qui renverse les histoires officielles trop aisément monolingues et eurocentrées.

¹³ Comme de nombreux auteurs contemporains. Voir Laurent DEMANZE, *Un nouvel âge de l'enquête : portraits de l'écrivain contemporain en enquêteur*, Paris, José Corti, 2019.

¹⁴ Souleymane Bachir DIAGNE, Jean-Loup AMSELLE, *En quête d'Afrique(s): universalisme et pensée décoloniale*, Paris, France, Albin Michel, 2018. p.109.

À bien des égards, Hakim Bah porte des préoccupations similaires au théâtre. Jeune auteur de la même génération que Mohamed Mbougar Sarr, il place sur le devant de la scène le récit des oubliés de l'histoire. Ainsi, *À bout de sueurs*¹⁵ est-il inspiré des trajectoires de Yaguine Koita et Fodé Tounkara, ces deux jeunes enfants décédés dans le train d'atterrissage d'un avion de grande ligne au départ de Conakry et à destination de Bruxelles, en 1999. *Convulsions*¹⁶, une autre de ses pièces dont une lecture a été faite en Avignon l'été dernier, est une réécriture de *Thyeste* de Sénèque, mais qui a la particularité d'être entièrement tendue dramatiquement par l'espoir d'une immigration vers les États-Unis. Dans l'entretien qui figure dans cette Mineure, Hakim Bah revient sur le rôle des migrations en Guinée, devenue depuis peu le deuxième pays d'origine des migrants arrivants en France aujourd'hui – la Guinée se plaçant juste derrière l'Afghanistan¹⁷. La Guinée n'est, par ailleurs, pas une zone de conflits.

Dans son écriture théâtrale, Hakim Bah porte une grande attention aux didascalies et la majeure partie des metteurs en scènes qui ont monté ses pièces¹⁸ a souvent choisi de les énoncer sur scène, face public. La scène finale de *À bout de sueurs* rend bien compte de cette hétérogénéité linguistique, entre les didascalies, la mention de la coupure de presse relatant la mort des deux jeunes migrants, et les voix des personnages qui reprennent le fil de leur discours :

« (Chaise renversée. Palpitation. Bourdonnement. Petit bruit étouffé. Tremblement du corps. Transpiration. Salive. Bave. Langue qui roule. Larmes qui coulent. Petit geste. Transpirations. Sueurs. Chaleur. Bave. Respiration forte. Gémissement. Faible battement. Dernier battement. Larmes. Balancement. Regard vide.

DEUX JEUNES PASSAGERS CLANDESTINS DANS LE TRAIN
D'ATTERRISSEMENT D'UN AVION DÉCOUVERTS MORTS
(Crépitement du téléphone. Crépitement. Crépitement. Et puis).

Bachir

Si tu es là réponds

Bachir

Tu sais bien que c'est Binta »

Ces voix s'entremêlent, les didascalies devenant progressivement narratives, et le spectateur a peu à peu l'impression d'être face à un chœur, les acteurs se partageant les narrations.

En outre, Hakim Bah est particulièrement intéressant à suivre parce qu'il est engagé dans la direction d'un festival au cœur de Conakry, « L'univers des mots »¹⁹, pour porter un théâtre politique au milieu de la ville, dans les rues, en plein centre des concessions familiales. Ce trajet retour du théâtre et des récits – dans la vie de la Cité – éclairé par les néons des trottoirs, est une perspective de création riche de possibles, sur l'Afrique, depuis l'Afrique.

¹⁵ Hakim BAH, *A bout de sueurs*, Carnières, Lansman, 2015.

¹⁶ Hakim BAH, *Convulsions*, Paris, Théâtre ouvert, 2017.

¹⁷ Julia Pascual, « Les ressortissants de Guinée sont les deuxièmes demandeurs d'asile en France », *Le Monde*, 8 avril 2019, https://www.lemonde.fr/international/article/2019/04/08/la-guinee-conakry-se-hisse-en-tete-des-flux-migratoires_5447199_3210.html (consulté le 29 juin 2019)

¹⁸ Ce parti pris de mise en scène a ainsi été opéré par Frédéric Fisbach, qui présentait *Convulsions* au Théâtre Ouvert (18 janvier-8 février 2019).

¹⁹ Le festival L'univers des mots aura lieu du 14 au 23 novembre 2019 à Conakry. <https://universdesmots.weebly.com/> (consulté le 28 mai 2019)

*

Considérer la langue comme la première des migrants, accoster l'utopie, renverser l'histoire par-dessus bord : les écrivains de ce que certains ont appelé l'afropolitanisme²⁰ démontrent ainsi que « toute origine est bâtarde, qu'elle repose sur un tas d'immondices », pour reprendre les termes d'Achille Mbembe²¹. Ils invitent surtout à lire, pour reposer différemment les questions de notre actualité.

Dans son récent ouvrage *Sidérer, considérer. Migrants en France 2017*²², Marielle Macé souligne la force de sidération qu'opèrent les images des migrants sur nous, et appelle en retour à les « considérer », au sens premier d'« avoir des égards pour quelqu'un ». Il n'y a pas de « vie nues, dit-elle encore, il n'y a pas de vie sans qualité ; il n'y a, en l'occurrence, que des vies dénudées et disqualifiées »²³. L'une des voies de cette considération passe par la « poésie » en lien avec la « colère », suggère-t-elle, qui rappellerait au lecteur les droits du réel, qui « nécessiterait le réel », autrement dit, forcerait ce même lecteur à l'affronter, à le voir tel qu'il est, à l'assumer dans tous les sens du terme. Ces « rêves en colère » en rappellent d'autres²⁴, ils ont en tous cas une intense portée politique, et c'est cette résonance de tous les sens de la *littérature politique* que cette Mineure souhaite explorer.

²⁰ À la suite d'Achille Mbembe, voir une généalogie du concept dans Guillaume BRIDET, Virginie BRINKER, Sarah BURNAUTZKI, *et al.*, *Dynamiques actuelles des littératures africaines: panafricanisme, cosmopolitisme, afropolitanisme*, Paris, Karthala, 2018.

²¹ Achille MBEMBE, *Sortir de la grande nuit : essai sur l'Afrique décolonisée*, Paris, La Découverte, 2013, p. 222.

²² Marielle MACÉ, *Sidérer, considérer: migrants en France, 2017*, Lagrasse, Verdier, 2017, p. 26.

²³ *Ibid.*, p. 29.

²⁴ Barbara GLOWCZEWSKI, *Rêves en colère: avec les Aborigènes australiens*, Paris, Pocket, 2016.